

## Bas les masques !

Trois auteurs font d'eux-mêmes le sujet de leur nouveau livre pour dresser un bilan, se plaindre ou s'auto-flageller. Avec talent !

« Qu'est-ce que la littérature ? » demandait en son temps Jean-Paul Sartre, à l'époque où l'écriture tenait encore du sacré. Aujourd'hui, la question ne se pose même plus, écrire est devenu un exercice profane, l'économisme a remplacé la référence littéraire et le livre n'est plus qu'un objet à l'étalage. Cela évidemment n'empêche pas des écrivains de qualité de se demander s'il y a une vie après un passage à la télévision et, surtout, ce qu'ils font désormais dans la cité.

C'est à travers des livres inquiets le cas de François Nourissier, avec *À défaut de génie*, de Boris Schreiber dans *Hors-les-murs*, et de Bernard-Henri Lévy, qui propose *Comédie*. Le premier dresse le bilan que lui impose la maladie, le deuxième en profite pour se plaindre que malgré son immense talent on ne le reconnaisse jamais à sa juste valeur et le troisième pour tenter de se disculper d'une erreur de parcours. Ces trois livres, d'une rare sincérité, méritent d'être médités, car dans chacun l'écrivain et l'homme se confondent.

François Nourissier, d'abord, qui souffre de la maladie de Parkinson et s'est mis à discuter avec mademoiselle P. depuis le diagnostic. Cette mort lente qui l'envahit lui est l'occasion d'un retour sur sa longue vie et sur son écriture à travers ni des mémoires ni un journal, mais un récit inattendu, bouleversant et d'une volupté exemplaire. Nourissier laisse monter du fond de l'eau les bulles de ses souvenirs, le doute sur ses amours, l'odeur des femmes rencontrées, ses angoisses religieuses, ses deuils, ses bonheurs et déceptions, ses chimères politiques. Au détour d'une page, un pan de vie nous saisit à la gorge et nous donne à rire ou à frémir : le désordre apparent du livre, de l'enfance aux années de guerre, des études aux aventures littéraires, compose un paysage humain chatoyant et authentique.

Nourissier est ici à la fois son personnage et son double puisqu'il écrit « en état de perdition », comme un navire qui aurait égaré sa boussole. Le lecteur a tout à y gagner, car si Nourissier voit venir la vieillesse « comme un naufrage », il a du talent à revendre. *À défaut de génie* est un livre modeste, celui d'un homme lucide qui sait bien que rien n'est inoubliable, surtout pas un roman. Se tenant à la porte de la sortie des artistes, Nourissier admet qu'il a tiré tous les sucs du succès, tous les plaisirs de la reconnaissance, et que des échanges profonds avec la vie et la langue n'empêcheront pas mademoiselle P. d'emporter l'homme comme l'écrivain. *À défaut de génie* est un livre inclassable.

Boris Schreiber est tout aussi inclassable. « Moi, le parasite. Certes un écrivain est un parasite ou rien. » Bouffer. Baiser. Parler de soi. Flâner. Se plaindre. Schreiber se révèle un cousin de Louis-Ferdinand Céline, misanthrope, styliste, capricieux. Peut-être même est-il génial, après tout, et c'est ce dont il est lui-même persuadé depuis que sa maman a décidé de faire de Boris le plus grand écrivain vivant de langue française.

Né en 1923, à Berlin, de parents russes exilés après la révolution d'octobre 1917, Boris Schreiber raconte son exil dans des romans autobiographiques. Il est son seul sujet et ne cesse de répéter que ses manuscrits, rejetés par tous les éditeurs, mériteraient de briller très haut au firmament littéraire. « Je me fous des autres écrivains, ajoute-t-il, leurs livres sont plats, comme des plats du jour. »

Si l'écrivain est narcissique par définition, Boris Schreiber est l'incarnation intégrale du mythe. Il se croit unique, il l'est, il a échappé aux bourreaux pendant la guerre et se pense immortel.

Schreiber est prêt à tout pour écrire, « même à lécher des bottes, pour obtenir le sourire aigu de maman. Approbation ? Désapprobation ? »

En 1996, Boris Schreiber obtint le Renaudot pour un énorme roman, *Un silence d'environ une demi-heure*, qui compte 1000 pages et où l'on rencontre Boris et son double adolescent. Mais un prix littéraire, ce n'est pas suffisant pour lui, il veut être le plus grand, le premier, le seul. Alors il imagine dans *Hors-les-murs* un dialogue dans lequel il expose ses griefs, explique ses romans, affirme son génie. C'est à la fois tragique et pathétique.

S'il est par contre un écrivain qui n'attire pas la pitié, c'est Bernard-Henri Lévy, érudit, parisien, baratineur, télégénique, philosophe, riche et beau garçon. Pourquoi a-t-il écrit *Comédie*, dans lequel il se met presque à nu ? C'est que BHL (comme on dit), qui a su courir d'une barricade à un plateau de télévision, qui a tout réussi depuis son entrée précoce sur la scène médiatique, s'est hélas cassé la figure au cinéma.

Croyant qu'écrivain ou cinéaste c'était du pareil au même, BHL, convaincu qu'il réussirait un long métrage de fiction parce qu'il avait fréquenté la cinémathèque, a persuadé Arielle Dombasle, Alain Delon et Lauren Bacall de se rendre au Mexique pour tourner l'histoire d'un auteur en rupture de ban. Le résultat fut catastrophique, mais Bernard-Henri Lévy, plutôt que d'admettre son manque d'expérience, a conclu qu'il avait été victime d'une conspiration. Les critiques s'étaient, croyait-il, vengés de lui. L'échec fut néanmoins salutaire car BHL s'est mis à réfléchir à son « bidebang », évoquant son parcours, remettant en question son personnage, le temps d'un livre.

*Comédie* ne manque ni d'allure ni de piquant. S'auto-flagellant comme peu d'écrivains sauraient le faire, il se reproche grimaces et facéties, cherche des modèles, des maîtres, des excuses, raconte le drame de Romain Gary, lui aussi victime des médias, qui sut se réinventer à travers un auteur de talent, Émile Ajar, avant de mettre fin à sa vie. Évidemment, BHL ne se suicidera pas et retournera sous les projecteurs, qui lui servent de vie intérieure; il retrouvera ses chaudrons et cela nous donnera un magnifique *Sartre* (L'actualité, 15 mai 2000).

Nourissier, Schreiber et Lévy ont dans ces livres l'honnêteté de confronter la détresse, celle que peuvent produire la maladie, l'indifférence ou l'échec. Ils ne portent pas de masque. Et c'est peut-être là une réponse à la question « Qu'est-ce qu'un écrivain ? ». Un être vulnérable avec du talent pour le dire.

À défaut de génie, par François Nourissier, Gallimard, 661 p., 32,95 \$. *Hors-les-murs*, par Boris Schreiber, Folio, 254 p., 11,50 \$. *Comédie*, par Bernard-Henri Lévy, Le Livre de poche, 188 p., 7,95 \$.

À DÉFAUT DE GÉNIE « Le sujet est périlleux. Je tiens pour évidence qu'il faut offrir les fauteuils aux vieilles fesses, passer les cravates si longtemps espérées aux cous que sculptent les fanons. Les plaisirs de vanité, les titres, les signes extérieurs de réussite, une bribe de pouvoir, la droite à table, l'envieuse déférence des faisans et les ricanements des perdreaux: ce sont les consolations proposées aux humains quand pouvoir de séduction et force génésique s'épuisent. Je ne peux pas voir, dans une circonstance officielle, le petit groupe des notables, sans imaginer quelles misères cachent les visages bien composés. » François Nourissier

Godbout, Jacques